
ROMAIN JALABERT, *La Poésie et le latin en France au XIX^e siècle*

Michel Arrous



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/31823>

DOI : 10.4000/studifrancesi.31823

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2020

Pagination : 409-410

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel ARROUS, « ROMAIN JALABERT, *La Poésie et le latin en France au XIX^e siècle* », *Studi Francesi* [En ligne], 191 (LXIV | II) | 2020, mis en ligne le 01 septembre 2020, consulté le 27 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/31823> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.31823>

Ce document a été généré automatiquement le 27 janvier 2021.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

ROMAIN JALABERT, *La Poésie et le latin en France au XIX^e siècle*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

ROMAIN JALABERT, *La Poésie et le latin en France au XIX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2017, 765 pp.

- 1 La poésie néolatine a connu ses derniers jours de gloire avant les réformes de Jules Ferry ou, plus exactement, avant que la réforme de l'enseignement secondaire classique de Victor Duruy ne rende en 1868 les vers latins facultatifs «à ceux qui y sont absolument rebelles». Jules Simon les supprimera des programmes en 1872, soulageant ainsi les collégiens qui n'étaient pas tous, à la différence de Baudelaire ou de Rimbaud, de brillants latinistes. Les rapports d'inspection soulignaient leur manque d'intérêt pour cette épreuve qui ne figurait pas au programme du baccalauréat, à la différence du discours latin aux résultats souvent catastrophiques (à partir de 1841, l'examen sera structuré autour d'épreuves écrites privilégiant le français et la version latine). Le débat entraîné par leur suppression, contestée par les tenants des humanités (entre autres Mgr Dupanloup), rebondit avec la polémique déclenchée par Raoul Frary, l'auteur de *La Question du latin* (1885). Ce partisan d'un «humanisme scientifique», dans le droit fil de la tradition révolutionnaire, voulait remplacer le latin par la géographie, l'histoire ou l'archéologie. Finalement, ce n'est qu'en 1902, avec la réforme de Gustave Lanson, que se réalisera «l'unité dans la diversité», selon la formule de Clément Falcucci (1939).
- 2 La thèse de Romain Jalabert (Paris IV, 2015) est d'abord une contribution d'une remarquable érudition à l'histoire de l'école, mais c'est bien plus qu'un complément aux travaux sur l'importance de la culture latine dans la littérature française du XIX^e siècle, ceux d'André Chervel, de Paul Gerbod ou, plus récemment, ceux de Monique Bouquet ou de Dirk Sacré, puisqu'elle apporte de nombreuses et nouvelles informations

sur l'histoire d'une pratique poétique et sur le fonctionnement de diverses institutions littéraires. La première partie évalue la place des humanités dans le quotidien scolaire; la deuxième met en lumière la vogue de l'ode civique et de la poésie lyrique, de l'Empire au romantisme; la troisième est consacrée à la fortune éditoriale des poèmes néolatins. À cela s'ajoutent le palmarès de l'épreuve de vers latins du concours général des collèges de Paris et Versailles (1805-1879) où s'illustrèrent des versificateurs devenus célèbres: Villemain, Saint-Marc Girardin, Nisard, Musset, Baudelaire, Sarcey, About, Taine, Bourget, etc., et une impressionnante bibliographie du corpus exploité (pp. 415-697). Il faut préciser que ce prestigieux exercice concernait à peine 3% d'une classe d'âge masculine, qui pratiquait aussi le discours latin, la version latine et parfois la version grecque. Dans le temps scolaire, les vers latins occupaient une à deux classes hebdomadaire en 4^e et en 3^e; en seconde et en rhétorique, l'élève avait droit à quatre heures de vers latins. Le détail des horaires et des pratiques, notamment les compositions pour les fêtes scolaires et les événements nationaux, est exposé (pp. 33-69; on trouvera, aux pp. 417-458, les recueils de vers latins composés par les collégiens de Meaux, de 1817 à 1834). L'évaluation, qui semble avoir été limitée aux meilleures copies, est elle aussi étudiée avec précision à partir d'un lot de compositions corrigées entre 1832 et 1846 par un maître de conférences à l'École normale supérieure, plus tard professeur à Louis-le-Grand (voir, pp. 103-115, l'évaluation trimestrielle des vers latins composés par les normaliens de la promotion 1839). La tradition néolatine était maintenue par force poètes – R. Jalabert en a décompté 294, dont 120 professeurs, proviseurs et inspecteurs, auxquels il faut joindre de nombreux prêtres –, mais aussi par des fonctionnaires d'autres administrations, des hommes de lettres et, en plus petit nombre, des hommes politiques, des médecins, des avocats, mais aussi, quoique plus rares, des rentiers ou des négociants. La plupart de ces poètes ont publié avant 1830, souvent dans des recueils collectifs de caractère occasionnel.

- 3 La pratique des odes civiques sous la Restauration, époque fertile en Pindares, est étudiée à partir d'exemples comme le rétablissement de la statue équestre d'Henri IV sur le Pont-Neuf ou, pour l'Empire, à travers des revues latines qui accueillait les thuriféraires du régime. Il y eut même des poèmes composés à partir des «Bulletins de la Grande Armée», auxquels succédèrent des pièces en l'honneur de Louis XVIII et de la monarchie restaurée ou de ses exploits militaires en Espagne, sans oublier une vingtaine d'odes néolatines sur la mort du duc de Berry ou sur la naissance de «l'enfant du miracle», farcies des lieux communs de la poésie d'éloge. Il y avait aussi des amusements philologiques, des *nugae* plus ou moins *difficiles* qui regroupaient des palindromes, des vers entrelardés, des balourdises et évidemment des pièces pornographiques, comme celles qu'éditait Isidore Liseux, des *curiosa* bien moins subversifs que *Franciscae meae laudes* de Baudelaire, ces «vers composés par une modeste érudite et dévote» qui revisitent l'héritage antique sous la forme d'un hymne à double sens, à la fois mystique et sensuel, qui tient du pastiche et de la parodie.
- 4 «La fortune des vers latins» (pp. 245-340), on peut l'évaluer par le biais des cahiers d'honneur, des encouragements, récompenses officielles, discours et rapports, toute une littérature «clientélaire» qu'a incarnée le «poète lyrique latin de la Restauration», ainsi que se présentait Simon-Abel Lonquëe. L'étude de sa correspondance et de sa bibliographie (pp. 634-636), riche en odes latines dédiées aux Bourbons, permet de le ressusciter. En 1830, il virera de bord pour glorifier en latin les Trois Glorieuses. Le «latin du XIX^e», si l'on en croit Charles Louandre, n'était «ni antique ni moderne»; néanmoins, même si sa place était marginale, il ne passait pas inaperçu. Hors du

collège, on le pratiquait dans les académies, où il était concurrencé par la poésie française et la poésie dialectale. Le plus souvent, on publiait en vers latins des choix de fables, des traductions (*Les Saisons* de Thompson), les poètes didactiques du XVIII^e siècle (Saint-Lambert, Delille, Lebrun-Pindare), mais aussi des contemporains (Lamartine, Delavigne, Desbordes-Valmore, Reboul, Musset, Vigny, Hugo). Sans compter les recueils de vers latins, les couronnes et hommages poétiques, de nombreux périodiques paraissaient, par exemple l'*Apis romana* ou l'*Anthologia poetica latina* qui assuraient la défense des humanités sur le modèle de l'*Hermes romanus* ou *Mercure latin* (1816-1819). Parmi les contributions les plus significatives figurent celles de Servan de Sugny (pp. 682-688), du «poète civique et néolatin» Marron (pp. 639-643), ou celles de Longuemare, professionnel du logogriphe et de la charade (pp. 633-634), dans un marché du livre scolaire en plein essor (pp. 327-340), du moins jusque dans les années 70.

- 5 L'exercice des vers latins (sans oublier le discours latin) fut au cœur de l'enseignement humaniste, de l'Empire à Jules Ferry. Tandis que la plupart des collégiens souffraient dans le «labeur mesquin du centon» (H. Aron, 1880) – Stendhal comparait l'éducation latine à l'asservissement des Polonais par les Russes, Vallès pillait le *Gradus* – ce sont majoritairement les professeurs, médecins, hommes politiques et ecclésiastiques qui s'adonnaient aux délices de la langue de Virgile en traduisant les classiques français et les poètes du jour en vers latins, ou en s'adonnant aux genres didactiques et descriptifs, à l'ode civique, aux épigrammes, aux épitaphes, énigmes et autres jeux de la latinerie. Ils maintenaient la tradition humaniste, plus précisément la tradition récréative de la poésie telle que la pratiquaient les jésuites et Voltaire.